ESSAI

N° 128.

SUR LES PHENOMENES

QUI SE MANIFESTENT

A LA CESSATION DU FLUX PÉRIODIQUE,

Et sur les moyens propres à préserver les femmes des maladies qui peuvent les affecter à cette époque ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 16 juin 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR JÉRÔME JARDEL, de Creysse,

Département de la Dordogne.

Propter solum uterum mulier est id quod est.
VANHELMONT.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY, *Examinateur.*
M. PINEL.
M. RICHARD, *Examinateur.*
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU, *Président.*
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

MON PÈRE,

GAGE D'AMOUR ET DE RECONNAISSANCE.

Puissé-je reconnaître un jour tous les sacrifices qu'il a faits pour moi! Je ne me croirai heureux que lorsque je pourrai m'acquitter de cette dette.

J. JARDEL.

ESSAI

SUR LES PHÉNOMÈNES

QUI SE MANIFESTENT

A LA CESSATION DU FLUX PÉRIODIQUE,

Et sur les moyens propres à préserver les femmes des maladies qui peuvent les affecter à cette époque.

C'est sans doute un phénomène très-naturel que la cessation du flux périodique à une certaine époque de la vie.

Cette cessation doit arriver, dans l'ordre de la nature, pour notre climat, vers l'âge de quarante-cinq à cinquante ans.

Les fonctions organiques de la matrice touchent alors à leur terme; il ne se forme plus une surabondance de sang, et les vaisseaux utérins s'affaissent par degrés. C'est une époque de la vie qui mérite l'attention toute particulière du médecin, à cause de la révolution qui s'opère dans toute l'économie de la femme.

Quoique dans nos climats il semble que l'on puisse fixer l'âge de retour de quarante-cinq à cinquante ans, on voit cependant des femmes chez lesquelles cette révolution s'opère plus tôt, quelquefois plus tard. Ainsi, chez les femmes délicates, qui ont mené une vie oisive, la cessation est plus prématurée.

Chez d'autres, au contraire, ce flux peut se prolonger plus tard.

On pourrait citer à ce sujet une foule d'observations. *Haller, Stahl*, et plusieurs autres, citent des observations de femmes réglées à soixante-dix, quatre-vingt, quatre-vingt-dix-ans. Il y en a même qui se sont prolongées jusqu'à la centième et cent sixième année. Quoi qu'il en soit, on ne doit pas chercher à arrêter ce flux, si leur santé n'en est pas altérée. Cependant *Astruc* fait remarquer qu'on doit se défier d'un écoulement qui outre-passe le terme ordinaire. Les règles, dit cet auteur, qui continuent à couler après la cinquantième année, sont un état de maladie et proviennent de quelques exulcérations ou de quelque engorgement de l'utérus ou de quelque indisposition de ses veines ; et la plupart des ces femmes chez lesquelles les menstrues durent si long-temps finissent par être affectées d'un ulcère ou d'un cancer à l'utérus.

Il est des femmes qui, à l'âge de soixante ans, et même quatre-vingts ans, après avoir perdu leurs menstrues à l'époque ordinaire, éprouvent de nouvelles menstruations, et s'imaginent par cela même rajeunir : mais ces écoulemens ne sont pas réguliers; ils sont presque toujours suivis d'ulcères à l'utérus. On a remarqué que les plaisirs de l'amour, l'abus des substances aromatiques et alcoholiques, par cela même qu'ils augmentaient l'abondance de ce flux, le prolongeaient plus long-temps, et par conséquent en rendaient la cessation orageuse.

Dans l'ordre naturel, les règles doivent diminuer peu à peu, lorsque la femme approche de l'âge où la matrice ne sera plus destinée à cette fonction.

En ne considérant ici la cessation du flux menstruel que comme une chose naturelle, et chez une femme bien portante d'ailleurs, voici quels sont les phénomènes principaux qui l'accompagnent. D'abord cette cessation ne se fait pas d'une manière brusque et subite; les femmes y sont préparées depuis long-temps; et ce

qu'elles éprouvent avant ce terme doit les avertir de la conduite qu'elles doivent tenir pour s'y préparer.

Un des premiers accidens qui surviennent lorsque les règles sont sur le point de disparaître, est une irrégularité dans leur apparition, soit pour le temps, soit pour la durée, soit pour la quantité. Tantôt ce flux se manifeste plus souvent que de coutume, en moindre ou en plus grande quantité; tantôt il ne vient qu'à des distances très-éloignées, et souvent après avoir paru tout-à-fait supprimé. A l'époque de la cessation des règles, l'on voit assez souvent des flueurs blanches leur succéder; on doit alors respecter ce flux périodique, que la nature n'établit aux mêmes époques que pour rendre le changement qu'elle opère moins brusque.

Les femmes éprouvent aussi à cette époque une espèce de malaise, des engourdissemens dans les jambes, des maux d'estomac, quelquefois des chaleurs très-vives, et comme de légères inflammations de l'utérus, etc.

Il y a des femmes qui ont l'idée la plus bizarre de l'excrétion périodique des règles : on croit donc dans le vulgaire que le sang menstruel est destiné à purger le corps de quelque virus ou levain impur; et que, par conséquent, la cessation trop prompte ou prématurée de cet écoulement doit être fort dangereuse : de là cet empressement qu'ont certaines femmes de provoquer des excrétions supplémentaires, et de recourir à des remèdes préservatifs ou de précaution, tels que les lavemens, les bains, les purgatifs, les saignées, les cautères, les vésicatoires, et cent autres moyens dont l'abus ou la mauvaise direction conduisent le plus souvent aux écueils qu'on voudrait éviter. Cette époque, il est vrai, exige beaucoup d'attention de la part des femmes, puisque le bonheur du reste de leurs jours dépend de la manière dont se passent les menstrues. Il est vrai de dire qu'elles ne sauraient trop apporter de soins à observer les règles de conduite qu'on leur trace pour faciliter ce changement; mais elles ne doivent pas pour

cela aller charger leur estomac de médicamens ; et, craignant toujours de ne pas faire assez pour franchir ce pas, elles ne feraient qu'y apporter obstacle en mettant à contribution une foule de recettes qui viennent entraver la nature dans sa marche. Ainsi donc ce ne sera que par des moyens simples, empruntés à l'hygiène, que l'on pourra prévenir les accidens et maladies qui pourraient survenir.

L'époque de la cessation des menstrues est ordinairement sans danger chez les femmes qui ont rempli le vœu de la nature, qui ont été mères de famille, qui ont mené une vie active et laborieuse, et qui ne se livrent à aucun genre d'excès, telles qu'en général les femmes de la campagne. Chez elles, la menstruation est peu abondante, parce qu'elles se livrent à des travaux qui déterminent une grande transpiration ; l'air qu'elles respirent, le régime frugal et salutaire qu'elles pratiquent depuis long-temps, n'exigent presque aucun changement lors de la cessation des menstrues ; mais, chez les femmes des grandes villes qui ont vécu dans l'oisiveté et la bonne chère, qui respirent perpétuellement une atmosphère malsaine, et dont la santé est détériorée par le feu et le tumulte des passions, la profusion des mets, l'abus des parfums, des liqueurs fermentées, et la jouissance de mille plaisirs ; chez ces personnes, l'époque critique produit des affections singulièrement variées, ou les porte à un plus haut degré d'exaspération, si elles ne font que se renouveler. En général, il est à souhaiter que la cessation du flux menstruel se fasse promptement, pourvu qu'elle ait lieu sans accidens, comme cela arrive chez les femmes bien constituées, et chez lesquelles l'utérus conserve un ressort égal dans toutes ses parties. Mais, lorsque la cessation est laborieuse, et qu'elle est accompagnée de quelque accident un peu grave, il est avantageux qu'elle se fasse lentement et peu à peu, afin que les vaisseaux de l'utérus aient le temps de se resserrer également, et que la matrice puisse s'accoutumer à la privation des règles. Du moins ne faut-il rien faire qui puisse précipiter les

mouvemens de la nature, et forcer les vaisseaux de la matrice à des resserremens irréguliers, capables d'y produire des engorgemens.

Les femmes qui sont le plus exposées aux accidens qui entraînent la cessation du flux menstruel sont celles qui l'ont toujours eu très-abondant, et qui, naturellement passionnées et voluptueuses, au lieu d'arrêter ou de modérer leurs penchans, cherchent au contraire tout ce qui peut les réveiller : les livres et les gravures obcènes, etc., les conversations licentieuses, telles sont les ressources qu'elles savent se ménager pour jouir encore d'un reste de temps qui leur échappe. Celles qui se sont aussi volontairement soustraites à la douce obligation de devenir mères, et qui ont vécu d'ailleurs dans une austère retenue, en résistant aux élans d'un tempérament quelquefois très-ardent, peuvent éprouver tous les symptômes attachés à une pénible cessation des menstrues.

Il semble que la femme, après avoir franchi l'époque critique, rentre dans une vie nouvelle pour elle. Sa voix éprouve de l'altération, ses mamelles se flétrissent, son embompoint diminue, sa peau se ride, perd sa douceur, son coloris et sa souplesse; l'utérus devient un organe inerte, et par conséquent inutile. Chez les femmes qui ont franchi cette époque heureusement, on observe toujours à la matrice un plus grand volume qu'avant la cessation des règles; le col de cet organe est très-souvent un peu ouvert; et chez celles qui ont eu des enfans, les bords en sont frangés et déchirés; les sinus utérins sont très-faciles à apercevoir : les parois de la matrice semblent être plus minces, parce que le tissu en est devenu plus dense et plus serré.

On observe que les femmes qui ont passé cette crise vivent plus long-temps que les hommes, et qu'elles sont ordinairement pendant le reste de leur vie exemptes d'infirmités.

Lorsque les femmes ont cessé d'être soumises à l'influence des organes générateurs, si tout s'est passé dans le calme, leur consti-

tution se rapproche de celle de l'homme à une époque où ce dernier commence à perdre la sienne.

Si le physique éprouve de grands changemens lors de la cessation des menstrues, le moral n'en est pas moins affecté. A cette époque de la vie, leurs goûts et leurs idées changent de direction, et ne diffèrent pas des goûts et des idées des hommes. La femme qui a eu des enfans, qui en a pris soin elle-même, satisfaite alors d'avoir rempli les pénibles fonctions que lui imposa la nature, coulera désormais des jours heureux ; et au milieu de sa famille n'aura plus qu'à jouir des droits sacrés qu'elle a acquis à l'estime publique et à l'amitié pure de tous ceux qui l'environnent.

Histoire générale des accidens et des maladies qui peuvent affecter les femmes à cette époque.

Pour tracer un tableau général des maladies auxquelles les femmes sont sujettes à l'époque de la cessation du flux périodique, je ne pourrai en tracer ni en indiquer un plus exact et plus précis que celui qu'en donne l'auteur de la Nosographie. Les femmes, dit M. le professeur *Pinel*, éprouvent à l'époque de la cessation de leurs règles des affections singulièrement variées, ou les ressentent à un plus haut degré d'exaspération, si elles ne font que se renouveler.

Un des premiers désordres est une interruption du flux menstruel pendant quelques mois, et ensuite son retour avec profusion et une plus grande durée, ou bien la suppression précoce. Quelques femmes éprouvent des affections rhumatismales variées, des éruptions irrégulières, des phlegmons, des érysipèles, des dartres rebelles, ou d'autres maladies cutanées aux parties supérieures ou inférieures. Chez d'autres femmes, ces affections se portent à l'intérieur, sur les yeux, les oreilles, les membranes, les viscères, etc. ; et alors toute l'habitude extérieure du corps paraît dans un état de constriction et de dépérissement. Les malades sont très-

maigres, leurs joues et leurs tempes affaissées offrent l'image de la consomption et de la langueur. On n'a pas moins lieu d'observer d'autres fois des tiraillemens, des tensions spasmodiques qui participent de la nature de la goutte, et qui se fixent aux épaules, à l'articulation de la cuisse ou sur d'autres parties. On doit remarquer que les affections goutteuses ou rhumatismales sont très-disposées à rétrocéder à l'intérieur, et à produire des symptômes inflammatoires ou spasmodiques qui simulent d'autres maladies primitives. Pourrai-je passer sous silence, continue le même auteur, en traçant les suites de la cessation des règles, les maux nerveux et compliqués qui peuvent en naître, les désordres moraux qui caractérisent si bien l'hypochondrie ou l'hystérie, et ont si souvent échoué contre les ressources de la polypharmacie? Ce sont quelquefois des douleurs spasmodiques, des mouvemens convulsifs, des tranchées; d'autres fois ce sont des flatuosités incommodes, des volutations internes qui se dirigent vers l'œsophage, des hoquets anomaux et bruyans, un sentiment de suffocation dans la région précordiale, ou d'étranglement dans le larynx ou l'œsophage : il n'est pas rare de remarquer les distensions flatulentes des intestins, des resserremens spasmodiques du rectum, ou même des spasmes douloureux de l'utérus, qui simulent le travail de l'accouchement, ou qui produisent les sensations les plus bizarres ou les plus insolites.

Plusieurs femmes, ajoute l'auteur déjà cité, remarquent que ces maladies auxquelles elles avaient été sujettes leur reviennent beaucoup plus fréquemment, et qu'elles sont plus graves. Souvent symptômes décidés de la plethore, ardeurs vagues et irrégulières, insomnies ou rêves très-fatigans, respiration inégale et laborieuse; dans quelques cas, inflammation des intestins, affections spasmodiques dans différentes parties, articulations gonflées, douloureuses, ou avec des signes d'inflammation; hémorrhoïdes et autres effets d'une pléthore bien caractérisée. Ces accidens sont plus ou moins urgens, plus ou moins disposés à se renouveler,

après s'être calmés une ou deux années. Dans quelques cas, écoulement immodéré, ou bien danger imminent d'une apoplexie ou d'une paralysie, si on s'abstient de la saignée. Enfin il paraît qu'en rapprochant les observations rapportées par les auteurs sur les diverses maladies aiguës ou chroniques qui peuvent se compliquer avec la cessation des regles ou l'âge de retour, on pourrait y faire entrer, comme pour l'aménorrhée, presque toutes les maladies internes, à cause des mêmes rapports sympathiques de l'utérus avec toutes les autres fonctions de l'économie animale.

Accidens de l'âge critique.

Prédispositions et causes occasionnelles. Plusieurs circonstances peuvent entraîner des accidens lors de la cessation de la menstruation : telles sont, des irrégularités dans les périodes antérieures de la menstruation ; le mauvais traitement des flueurs blanches et des écoulemens vénériens, que l'on supprime souvent avec promptitude, et que l'on échange contre des ulcères du col de la matrice; un traitement perturbateur dans les hémorrhagies plus ou moins alarmantes de l'utérus ; les affections vives et brusques de l'âme, telles que la frayeur, la colère ou la joie. *Morgagni* en cite deux exemples dans son immortel ouvrage ; l'un d'une femme qui mourut dans un accès de colère, et l'autre par un saisissement de peur. On peut y ajouter aussi des couches laborieuses, les pertes durant la grossesse, les avortemens fréquens, les déchiremens du placenta, une susceptibilité extrême, l'abus ou la privation des plaisirs de l'amour, les écarts de régime; et je n'entends parler ici que de l'oubli des préceptes de l'hygiène, dont les suites sont instantanées. Une vie sédentaire, l'agitation des veilles prolongées, une extrême misère, la mauvaise nourriture, la disette, peuvent aussi rendre la cessation plus laborieuse. Les causes sont d'ailleurs diversifiées suivant le tempérament, la manière de vivre, la constitution individuelle, une complication avec d'autres maladies, la sensibilité de l'utérus, ou l'empire qu'il exerce sur toutes les fonctions.

Accidens. Ces affections peuvent être locales ou générales. Les accidens locaux sont : la métrite aiguë ou chronique, les tumeurs fibreuses, les polypes, la leucorrhée, la ménorrhagie, le cancer, etc. Les accidens généraux sont extrêmement variés : de là l'hystérie, l'hypochondrie, la mélancolie, la manie, les convulsions, l'apoplexie, la paralysie, la goutte, le rhumatisme, les catarrhes variés, l'érysipèle, le psydracia, les dartres, les fièvres intermittentes, et, suivant les circonstances, une foule d'autres maladies.

Diagnostic de la cessation des menstrues.

Le diagnostic de la cessation du flux périodique se réduit à distinguer la cessation que l'âge amène d'avec la suppression des règles par quelques maladies. Cette cessation peut être aussi confondue avec la suppression par grossesse.

Plusieurs médecins se sont trompés sur la distinction des accidens propres à la cessation d'avec ceux produits par la suppression. *Astruc* lui-même a confondu ces deux cas dans son Traité des maladies des femmes.

On distingue la cessation d'avec la suppression, 1.° en ce que la cessation naturelle n'arrive ordinairement que vers l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, au lieu que la suppression arrive à tout âge. 2.° En ce que la cessation n'arrive presque jamais tout à coup, qu'elle se fait au contraire d'une manière lente, et revient à des distances quelquefois assez éloignées, au lieu que la suppression est ordinairement subite et absolue. Quand les règles sont sur le point de cesser, dit le docteur *Fothergill*, le plus souvent elles paraissent irrégulièrement, soit pour le temps ou pour la quantité; une fois tous les quinze jours, trois, cinq ou six semaines, quelquefois en petite quantité, d'autres fois d'une manière immodérée. 3.° La cessation arrive presque toujours sans accidens; ou, s'il survenait quelques obstacles, ils seraient très-légers, surtout si la femme n'a donné dans aucun excès; au lieu que la suppression a ordinairement des suites plus fâcheuses.

La suppression par grossesse n'est pas très-facile à distinguer de la cessation naturelle ; aussi est-il nécessaire que le médecin ait égard à toutes les circonstances antécédentes, afin de porter un diagnostic certain. Il y a des femmes qui, jouissant d'ailleurs d'une très-bonne santé, quelquefois sont prises, principalement lorsqu'elles ont passé trente-cinq ans, d'une suppression totale de leurs règles, beaucoup plus tôt qu'elles ne devraient avoir lieu à l'époque de leur cessation naturelle. Une surprise, une frayeur, un froid violent et subit, etc., arrêteront entièrement cet écoulement. Ces femmes, pendant plusieurs mois, quelquefois un an ou deux, ne ressentiront que peu de mal de cette suppression; mais bientôt ensuite elles éprouveront une infinité d'accidens, qui, revenant aussi à des époques plus rapprochées, sans périodes régulières, continueront de fatiguer les malades jusqu'au temps où les règles auraient cessé naturellement.

Il est des femmes, dit *Fothergill*, qui, d'une constitution saine et sanguine en apparence, faisant peu d'exercice, accoutumées à une nourriture abondante, éprouvent quelquefois une prompte suppression de leurs règles dans un temps où il y a tout lieu de croire qu'elles continueront encore pluseurs années. Elles deviennent en peu de temps replètes; leur ventre semble se tuméfier; elles y éprouvent des douleurs, de la tension; elles ont des picotemens aux seins; cette partie augmente souvent en volume : elles ont des indispositions le matin, du dégoût pour certains alimens, et autres symptômes semblables de grossesse. Les femmes mariées sont quelquefois satisfaites de ces symptômes, persuadées qu'elles sont enceintes; elles s'imaginent même ressentir les mouvemens de leur enfant. Ceci arrive plus communément aux femmes qui ont été mariées très-tard, comme de trente à quarante ans. Leur inexpérience les conduit à conserver cette opinion, et même elles n'en sont détrompées que lorsqu'elles ont dépassé le terme de la gestation. Souvent, poursuit le même auteur, les femmes qui ont été long-temps mariées, et qui ont eu des enfans, acquièrent soudainement plus

d'embonpoint plusieurs années après que leurs règles sont arrêtées; elles croient alors qu'elles sont enceintes, et se traitent en conséquence ; elles se privent de tout exercice, elles mangent ce que leur appétit souvent insatiable demande, jusqu'à ce qu'elles soient enfin parvenues au terme où elles voient qu'elles se sont trompées. Dans toutes ces circonstances plus ou moins difficiles le médecin prudent doit agir avec réserve ; et, tout en prescrivant des règles pures et simples, ce que l'on doit faire en pareil cas, il doit attendre que le temps fasse reconnaître le véritable état de la femme.

Quant au prognostic, il doit varier selon la cause, l'intensité et le nombre des accidens, l'âge, le tempérament de l'individu, etc.

Parler du traitement des maladies que je viens seulement d'énumérer, ce serait m'écarter des bornes que je me suis prescrites; mon but n'étant que de dire seulement quelque chose sur la cessation du flux périodique, et d'exposer rapidement les affections auxquelles les femmes sont sujettes, si elles ne s'y préparent pas par quelques règles simples empruntées à l'hygiène. C'est ce qui fera l'objet de ma troisième partie.

Du régime que la femme doit adopter pour se préserver des maladies générales qui la menacent à l'âge de retour ou à la cessation des règles.

Il est des femmes qui, se laissant toujours influencer par quelques esprits faibles lorsqu'elles approchent de l'âge de retour, se plongent dans un chagrin et une tristesse qui les tourmentent et les agitent. Sur la nature du flux menstruel, elles ont toujours dans l'esprit les idées erronées des anciens, que l'évacuation d'une humeur peccante et maligne, dont la rétention ne manque jamais d'être nuisible, disaient-ils, à la constitution par ses qualités délétères. Ils allaient même plus loin, en disant que sa malignité était telle, qu'elle pouvait affecter même les corps inanimés. Toutes ces fables sont tombées dans le ridicule et se sont évanouies depuis que l'anatomie et la physiologie moderne sont venues éclairer ces routes

obscures inconnues à des personnes qui, ne pouvant trouver la vérité, entassent hypothèse sur hypothèse, toutes plus invraisemblables les unes que les autres. Ainsi, plus d'humeurs peccantes, plus d'acrimonie dans ce sang des règles, qui est de la même nature que celui qui coule dans nos veines, c'est-à-dire ce sang vital qui est pur, qui anime tout le système d'une personne bien portante; et que la cessation chez les femmes, en général, n'est nullement accompagnée d'effets qui soient plus difficiles à dissiper que toute autre affection à laquelle elles sont sujettes. En effet, la plus grande partie du flux menstruel provient du superflu d'un sang de bonne qualité; ce superflu est formé pour des vues qu'il était nécessaire de remplir. Ces vues sont de maintenir la matrice dans un état de souplesse qui facilite à cet organe sa dilatation lors de la grossesse, et de servir à la nourriture de l'enfant, quand les voies de communication sont bien établies de la mère à l'enfant. Ainsi donc il faut que le médecin détrompe les femmes qui seraient imbues des idées sur la prétendue acrimonie du sang, et qu'il les exhorte à être modérées dans leurs habitudes, si elles en ont contracté de mauvaises.

Pour fixer le régime que la femme doit adopter à l'époque de la cessation des règles, je suivrai la belle division de *Boerhaave*, qui avait renfermé dans quatre classes les choses connues sous le nom impropre de *non-naturelles*, et auxquelles M. *Hallé* a donné plus d'étendue en en proposant six, qu'il a dénommées sous le nom de : 1°. *circumfusa*, 2.° *applicata*, 3.° *ingesta*, 4.° *excreta*, 5.° *gesta*, 6.° *percepta*. Il doit varier selon le tempérament et les maladies dont les femmes sont menacées; c'est par cela même qu'on ne peut établir que des principes généraux : de là s'écouleront les règles que le médecin sage et instruit dirigera selon sa prudence.

1.re CLASSE. *Circumfusa*, choses environnantes.

Cette classe comprend l'atmosphère, les climats, les habitations, en un mot, tout ce qui agit habituellement sur l'homme par une influence extérieure et générale.

Le docteur *Fothergill* conseille aux femmes qui touchent au terme de la cessation des menstrues d'éviter les exercices violens, les grandes assemblées, les lieux échauffés et fermés, surtout vers l'époque ordinaire des menstrues : dans les intervalles un peu d'exercice est très-nécessaire.

Les femmes parvenues à l'âge critique doivent respirer un air pur et vif, habiter un appartement vaste et un peu élevé, s'éloigner des lieux bas et marécageux, afin de prévenir les fièvres intermittentes, le scorbut, en un mot, toutes les maladies que ces lieux malsains engendrent. Il est à remarquer que les femmes qui habitent les lieux secs et aérés sont moins exposées, lors de la cessation des menstrues, à toutes les maladies que les lieux bas et humides peuvent occasionner. Ainsi l'Angleterre, la Hollande, et tous les pays où l'atmosphère étant presque toujours humide et chargée d'émanations plus ou moins insalubres, ces pays-là doivent être regardés comme causes prédisposantes aux maladies. Aussi les femmes de ces contrées doivent-elles franchir l'époque critique avec plus de difficulté.

II.e CLASSE. *Applicata*, choses appliquées au corps.

Cette deuxième classe comprend les choses qui sont appliquées à la surface du corps, comme les vêtemens, les cosmétiques, les bains, etc.

Parvenues à l'époque de la cessation des règles, les femmes doivent se couvrir modérément ; éviter les habillemens trop serrés, et ne pas suivre les caprices des modes, qui sont toujours funestes à cette époque : combien de cancers des mamelles et d'estomac ne sont-ils pas la suite de ces compressions si souvent funestes à nos coquettes ! Ces justaucorps, en comprimant la poitrine, rétrécissent ses parois; de là, obstacle à la circulation et à la respiration : témoin cette dame morte subitement, ce mois de février dernier, au milieu d'un bal à Niort.

Les changemens trop subits dans leurs vêtemens peuvent causer des accidens à une époque où elles sont si susceptibles de contrac-

ter des maladies. Il n'est point d'habitude qui leur soit plus préjudiciable que celle qu'ont aujourd'hui les femmes de s'exposer à l'impression d'un air froid et humide, les bras et la poitrine nus ou trop légèrement couverts : tout cela peut hâter les squirrhes et les cancers de l'utérus. Les lits mous et trop chauds augmentent la faiblesse et la susceptibilité nerveuse, amènent l'obésité, entraînent les constipations, et excitent aux plaisirs de l'amour, qu'il faut au contraire modérer à cette époque.

Les femmes qui font consister tout leur bonheur dans leurs charmes cherchent à réparer les ravages du temps par l'art de la parure ; elles font un grand usage des cosmétiques, pour faire disparaître de la peau des taches de rousseur, des dartres qui en ternissent l'éclat. De ces diverses impressions, les unes sont ineffaçables, parce qu'elles tiennent à la constitution primitive de cet organe ; les autres sont nécessaires, parce qu'elles sont le résultat d'un travail décidé par la nature, qui pousse au-dehors, et vers un organe dont les affections intéressent peu la vie, une matière qui deviendrait une cause infaillible de maladie, si elle séjournait long-temps dans des organes plus essentiels.

Cette matière éruptive qui, même en dégradant la peau, atteste la vigueur et l'activité vigilante de la nature, doit être nécessairement évacuée ; et les agrémens qu'elle ôte, tout précieux qu'ils sont, ne doivent pas être mis en balance avec les inconvéniens attachés à sa suppression. Les moyens ordinaires qu'on met en usage pour dissiper les taches de la peau ne peuvent être que des remèdes qui, par leur action astringente, répercutent dans les parties internes la matière dangereuse que la nature, plus sage, tâchait d'en écarter : ne pouvant la chasser par la voie la plus favorable, elle tente de s'en débarrasser par d'autres émonctoires où cette matière laisse presque toujours des traces funestes, et qu'elle altère ou dénature tôt ou tard. Par l'usage des cosmétiques, les femmes convertissent de légères incommodités en des maladies très-graves dont on méconnaît souvent la source.

Les femmes doivent veiller à ce que leur appartement soit très-propre, changer de linge très-souvent, surtout en été. Quant aux bains, elles ne doivent en user que pour la propreté de leur corps; les prendre à une température moyenne, pour le seul but de nettoyer la peau, d'y favoriser une légère moiteur, et d'attirer les mouvemens du centre à la circonférence du corps, de donner au sang une distribution plus favorable, qui en l'éloignant de l'utérus remplit le but de la nature. Les bains d'eaux courantes augmentent l'écoulement des menstrues; il serait dangereux de les faire prendre aux femmes sujettes aux hémorrhagies utérines. Si on avait à craindre pour certaines femmes que les bains fussent nuisibles, on y suppléerait par des lotions. Si l'usage des bains remonte à une époque aussi éloignée, c'est que nos anciens législateurs en avaient reconnu toute l'utilité pour la salubrité du corps.

III.e CLASSE. *Ingesta*, choses introduites.

Celles qui sont destinées à être introduites dans le corps par les voies alimentaires : tels sont les alimens, les assaisonnemens, les boissons et remèdes non évacuans.

Parmi les sources les plus fécondes des dérangemens de l'économie animale, l'abus des alimens et des boissons doit tenir le premier rang. C'est particulièrement le régime pythagoricien qui est d'une grande importance pour les femmes parvenues à l'époque critique. Les femmes pléthoriques qui étaient sujettes à des évacuations abondantes doivent insister sur la diète, se mettre à l'usage du petit-lait, se nourrir principalement de racines potagères, d'herbes, de fruits mûrs, acides, un peu sucres; n'user des viandes noires qu'avec la plus grande sobriété; viandes qui contiennent toujours beaucoup de gélatine, telle que celle des vieux animaux. Le gibier, le bœuf, le pigeon, etc. : leur sont contraires, mais principalement les viandes salées et fumées. Les poissons de facile digestion, qui sont recommandés par quelques auteurs, seraient nuisibles, si, comme le dit *Tourtelle*, ils augmentent la sécrétion de la semence et excitent aux plaisirs de Vénus. Les poissons qui ont une chair blanche un peu

animalisée, qui sont faciles à digérer, et que l'on pêche dans une eau claire et courante, peuvent être permis, eu égard toujours à l'état de la femme. Au contraire, les poissons gras, pris dans une eau trouble et stagnante, qui sont toujours de difficile digestion, s'ils sont prohibés pour les autres personnes, le doivent-ils être, à plus forte raison, pour les femmes parvenues à l'âge de retour.

L'usage du poisson, qui est une des causes prédisposantes aux maladies cutanées, doit être entièrement interdit aux femmes qui auraient une tendance à ces affections. Tous les observateurs ont remarqué que les habitans des côtes (ichtyophages) étaient très-exposés aux maladies de la peau. C'est principalement aux femmes qui habitent ces contrées à être très-réservées sur ces sortes d'alimens. Les femmes d'un tempérament nerveux doivent s'abstenir de farineux, qui développent des flatuosités, auxquelles elles sont habituellement très-sujettes.

L'usage du vin (Plutarque a dit quelque part, il faut calmer les ardeurs de Bacchus par le commerce des nymphes), des liqueurs, du café, et autres condimens de haut goût, doivent être défendus, parce qu'ils ne font qu'augmenter la pléthore et entretenir une sorte d'éréthisme; toujours funeste aux femmes indociles. Elles doivent aussi s'abstenir de souper, surtout celles qui, toujours plongées dans l'oisiveté, ne font pas d'exercice : plusieurs observations prouvent qu'elles peuvent en tirer de très-grands avantages; repas qui est nuisible à la plupart des personnes. Par cette privation, on préviendra les dangers que fait craindre la pléthore, les chaleurs que quelques femmes éprouvent avec menace de suffocation, et on obtiendra en même temps un sommeil paisible.

Le carême institué comme un acte de réligion, considéré ici sous un point de vue médical, paraît utile, sous plusieurs rapports, à l'époque qui nous occupe : il prévient beaucoup de maladies du printemps, en diminuant la pléthore occasionnée par la plus grande quantité d'alimens, et un repos plus long qu'on prend pendant l'hiver; et ensuite, c'est à l'époque où le carême

avait été fixé que se renouvellent les races des animaux, dont les chairs sont alors moins bonnes et moins salubres.

IV.e CLASSE. *Excreta*, choses excrétées.

Cette classe a pour objet toutes les choses qui, après avoir fait partie de notre corps, ou séjourné un certain temps dans les organes de la digestion, sont devenues des corps étrangers qui doivent être rejetés. L'emploi méthodique des différens genres d'excrétion est une ressource que le médecin ne doit pas négliger, soit pour prévenir, soit pour remédier aux maladies que l'on observe fréquemment à l'époque de la cessation des règles; ils sont au nombre de trois, la saignée, les purgatifs et les exutoires. Les femmes qui sont d'un complexion pléthorique, celles qui sont accoutumées à des évacuations copieuses, trouveront un grand soulagement dans la saignée. Il n'est pas indifférent de saigner au bras plutôt qu'au pied. *Hoffmann* et *Mauriceau* recommandent la saignée du pied; la saignée du bras est préférable à cause que le sang stase plus, et est plus abondant à cette époque dans la région supérieure du corps que dans tout autre endroit. C'est ce que prouvent les maux de tête plus ou moins violens, les rougeurs et efflorescences du visage, les saignemens de nez: chez plusieurs, des bourdonnemens d'oreilles, et les crachemens de sang chez celles qui ont la poitrine faible, et chez qui tout annonce un vice héréditaire ou acquis dans les organes intérieurs de la respiration. La saignée du pied, au contraire, serait dangereuse, en ce qu'elle attirerait le sang dans les parties inférieures, et surtout vers la région utérine; et parce que la saignée à pour but de diminuer l'état pléthorique, et de faire oublier au sang, en quelque sorte, l'habitude qu'il avait contracté d'affluer dans l'utérus.

Dans les commencemens, on doit tirer peu de sang, mais répéter souvent les saignées, en les continuant ensuite à des époques éloignées. Si la pléthore n'était que locale ou utérine, les sangsues à la vulve ou aux environs seraient plus indiquées. On les a vues souvent réussir lorsque les femmes se plaignaient de

douleurs lombaires, de pesanteur à l'hypogastre, au périnée et aux cuisses; signes qui annoncent une congestion dans les vaisseaux du système utérin. Mais la saignée locale doit toujours être faite avec beaucoup de réserve; car, sans cela, elle pourrait occasionner des accidens très-graves, tels que des squirrhes et des engorgemens à la matrice.

Il est des femmes qui redoutent la saignée, surtout lorsqu'elles ne l'ont point été pendant leur état de grossesse. Elles allèguent qu'elles sont sujettes aux affections nerveuses, qu'elles n'ont jamais pu supporter la saignée. Mais, toutes les fois que le pouls est plein, dur, que la chaleur est grande, que d'autres symptômes de ce genre existent, on ne doit point appréhender qu'ils augmentent; au contraire, comme ils dérivent évidemment de la plénitude, il est rare qu'ils ne disparaissent pas au moyen des évacuations modérées et répétées. Il en est aussi qui mettent en avant leurs articulations gonflées; que la saignée, disent-elles, leur amènerait une hydropisie à ce terme de la vie. Mais si le gonflement paraît être accompagné de dureté, qu'il y ait phlogose, douleur, comme c'est communément le cas, plus ou moins, la saignée et quelques légers laxatifs manqueront rarement d'éloigner ce symptôme, au lieu de l'aggraver. C'est une remarque du docteur *Fothergill.*

C'est pourquoi on ne doit point différer de recourir à ce moyen, tant que d'autres raisons ne s'y opposeront point.

Les purgatifs, dont l'usage est si généralement repandu, et auxquels les femmes accordent tant de confiance, ne doivent être employés que pour dissiper l'embarras des intestins; encore ne doit-on avoir recours qu'aux plus doux, aux simples catarthiques, tels que le jus de pruneaux, la manne, la casse, ou les tamarins, le petit-lait avec le tartrite acidule de potasse; les chicoracées avec le sulfate de soude ou sel de Glauber, comme le conseille *Petit-Radel.* Tous les autres, surtout les résineux, qui sont toujours drastiques, doivent être absolument proscrits, de crainte qu'en

irritant les viscères abdominaux, ils n'augmentent par sympathie la sensibilité du système utérin, laquelle n'est déjà que trop exaltée, à cause de la révolution qui s'y opère.

Ce n'est donc pas sans raison que *Fothergill* s'est élevé contre l'usage immodéré que font quelquefois les femmes de la teinture sacrée, des pilules de *Rufus*, de l'élixir de propriété, etc. Ces sortes de préparations pharmaceutiques, dont l'aloès fait la base, doivent déterminer un plus grand afflux de sang vers les vaisseaux hémorrhoïdaux, ainsi que vers ceux de la matrice qui leur sont contigus. On ne connaît donc aucune maladie des femmes, soit locales, soit générales, où ces évacuans puissent être administrés à l'époque de la cessation menstruelle. Quant aux exutoires, dont certaines femmes ont cru ne pouvoir se passer à l'époque critique pour échapper aux maux dont elles étaient menacées, leur abus deviendrait très-nuisible. Si une femme, dit *Fothergill*, a été dès sa jeunesse sujette à des éruptions cutanées, à des ophthalmies, à des gonflemens glanduleux, à des douleurs errantes et rhumatismales, le cautère, à l'époque critique, peut prévenir beaucoup d'accidens et un renouvellement de ces maux. Ce que je dis ici du cautère peut s'entendre aussi du vésicatoire, auquel certains praticiens accordent même la préférence, parce qu'il agit d'une manière plus prompte, et sur une plus grande surface. Mais, quel que soit l'exutoire qu'on établisse, on serait dans l'erreur si on lui attribuait d'évacuer une matière délétère ou nuisible qui circule dans le corps; son principal effet est d'exciter un centre d'irritation sur le lieu où il est appliqué, et d'y attirer une plus grande quantité de fluide. C'est ainsi qu'il peut prévenir l'engorgement ou la congestion dans les viscères plus ou moins essentiels à la vie.

Gesta. Mot employé par M. *Hallé* pour désigner, parmi les choses qui font partie de la matière de l'hygiène, les fonctions qui s'exercent par le mouvement volontaire des muscles et des organes. Les *gesta*

V.e CLASSE. *Gesta*, actions.

sont divisés en quatre ordres, savoir, la veille, le sommeil, le mouvement et les locomotions, le repos.

Comme ce sont, en général, les femmes qui ont mené une vie sédentaire qui sont les plus sujettes aux accidens qui peuvent survenir lors de la cessation des règles, les infirmités qu'elles éprouvent alors les engagent à faire encore moins d'exercice qu'auparavant. L'exercice est très-utile, et même indispensable aux femmes dans cette circonstance; il est le meilleur moyen de dissiper les insomnies, si fréquentes vers l'âge de retour. Mais, si elles ne font pas un effort pour vaincre cet état de mollesse où elles sont plongées, leur inaction jette aussi les organes dans l'inertie, et le système nerveux acquiert une mobilité et une sensibilité extraordinaires. L'opium, auquel on a recours, augmente le plus souvent les accidens, au lieu de dissiper l'insomnie. L'exercice pris dans les promenades publiques est moins avantageux que la promenade du matin. Dans ces promenades, les femmes doivent être entourées de personnes et d'objets qui leur soient agréables; car les promenades solitaires, des personnes d'une santé faible ou d'une constitution mélancolique sont une occasion pour ces personnes de se livrer à tout le vide de leur âme, à cette intempérance d'idées qui les charment en fatiguant les ressorts de leur esprit, et aux exstatiques visions dont elles se repaissent. De sorte que le fruit qu'on retire de cette espèce d'exercice est d'en revenir la tête et les jambes excédées, pour retomber dans une inertie pire que celle dont on voulait par là se garantir, Si on se promène purement par régime, la promenade ne nous intéressant pas assez pour nous enlever hors de nous-mêmes, nous permet trop de penser au motif qui nous fait promener, et qui devient par conséquent un sujet de contention d'esprit capable d'empêcher l'effet d'un tel remède. Quand l'esprit est sans cesse occupé de ses malheurs, il ne faut pas être surpris qu'il soit sans cesse affligé, a dit *Roussel*. *Baglivi* dit aussi quelque part qu'en pensant trop à sa digestion, on ne digère point. Ainsi donc, comme je l'ai dit plus haut, les

femmes ne doivent jamais rechercher les promenades solitaires. Les femmes ne doivent pas non plus rester trop long-temps au lit ; mais elles doivent se coucher et se lever de bonne heure : cependant celles qui sont d'un tempérament nerveux ont besoin d'un sommeil plus prolongé, qui leur devient favorable, s'il n'est pas excessif. L'exercice le plus salutaire est celui pris en plein air, et plutôt avant qu'immédiatement après le repas. L'équitation, exercice si favorable aux hommes, peut devenir quelquefois fâcheux aux femmes, parce qu'il pourrait déterminer des hémorrhoïdes et des hémorrhagies utérines, auxquelles elles sont déjà si disposées.

L'équitation a paru une ressource suffisante contre les suites dangereuses de la mollesse ; mais cette espèce d'exercice, que certains états de maladies rendent quelquefois nécessaire, ne peut guère devenir l'exercice ordinaire et journalier des femmes; elles ne sauraient en tirer le même fruit que les hommes. Elles sont obligées de le prendre ou avec trop de danger ou avec des précautions qui le rendent inutile ; d'ailleurs, en montant à cheval, elles paraissent se dépouiller des grâces qui leur sont naturelles, sans prendre celles du sexe qu'elles veulent imiter.

VI.e CLASSE. *Percepta*, perceptions.

Cette classe a pour objet d'indiquer d'une manière générale les fonctions et impressions qui dépendent de la susceptibilité de l'organisation des nerfs. M. *Hallé* les divise en quatre ordres, qui sont: les sensations, les fonctions de l'âme, les foncions de l'esprit, l'affaiblissement ou la privation des perceptions.

Les femmes parvenues à l'âge critique doivent éloigner d'elles tout ce qui pourrait réveiller des souvenirs doux et tendres, qui leur causeraient des sensations très-pernicieuses à cette époque. Elles doivent de même éviter la colère, la crainte, la terreur, le chagrin et la mélancolie; les personnes qui vivent avec elles doivent s'efforcer de leur inspirer des affections douces et paisibles, comme la gaîté, une joie modérée, l'espérance, qui est l'affection de l'âme la plus salutaire. Les passions du jeu et de l'amour,

puisqu'elles sont, de toutes les passions, les plus funestes à l'homme, les femmes doivent se les interdire, arrivées à cette période de la vie. Celles qui sont naturellement passionnées et voluptueuses doivent s'efforcer d'arrêter ou de modérer leurs penchans en éloignant tout ce qui pourrait les réveiller.

La passion du jeu n'est pas moins dangereuse. Celles qui, sous prétexte de charmer une vie sédentaire et oisive, se livrent avec fureur à la passion du jeu, passent ainsi le temps le plus critique entre l'espoir de gagner et la crainte de perdre, toujours ballottées par les succès et les revers de la fortune. Qu'on se représente, a dit *Roussel*, un cercle de personnes clouées sur des chaises, autour d'une table, et dans une atmosphère usée et corrompue, dont le corps est immobile, tandis que leur esprit est dans une agitation extrême; alternativement ballottées par l'espoir et la crainte, seulement occupées du soin de captiver les faveurs de l'aveugle dieu auquel elles sacrifient, qui, se laissant entraîner au gré de la passion qui les anime, oublient et les devoirs qui les appellent, et les heures qui s'écoulent, et ne sortent enfin de ce violent accès que pour se plonger dans des chagrins plus réfléchis; et on aura une idée de ce qu'on appelle *jeu*.

Quelle situation pour les femmes chez lesquelles s'opère une révolution qui exige le plus grand calme, et d'où peuvent dépendre une foule d'accidens, pour peu qu'on trouble la marche de la nature !

Ici se termine mon sujet. Si, en remplissant la tâche exigée, j'ai pu attirer un moment l'attention des professeurs qui me font l'honneur de m'écouter, puissé-je être assez heureux pour que ce faible essai soit accueilli avec quelque indulgence !

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* PARISET).

I.

Mulier non laborat podagrâ, nisi menses ipsi defecerint. *Sect.* 6, *aph.* 29.

II.

Mulieri menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Sect.* 5, *aph.* 33.

III.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit. *Ibid.*, *aph.* 32.

IV.

Lassitudines sponte obortæ, morbos denuntiant, *Sect.* 2, *aph.* 5.

V.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Ibid.*, *aph.* 46.

VI.

Frigidum inimicum ossibus, dentibus, nervis, cerebro, spinali medullæ; calidum verò utile. *Sect.* 5, *aph.* 18.